



HAL
open science

Les Morisques aux marges de l'histoire d'Espagne

Emilie Picherot

► **To cite this version:**

Emilie Picherot. Les Morisques aux marges de l'histoire d'Espagne. Etrangeté de l'autre, singularité du moi, les figures du marginal dans les littératures, Eve Feuillebois et Zaïneb Ben Lagha (dir.), Paris, Classiques Garnier, pp.193-212, 2015. hal-03554544

HAL Id: hal-03554544

<https://hal.univ-lille.fr/hal-03554544v1>

Submitted on 3 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Morisques aux marges de l'histoire d'Espagne

Tout le monde sait à peu près ce qui s'est passé en 1492 : deux événements semblent marquer la fin d'une époque et le début d'une autre. La découverte de l'Amérique et la chute du dernier royaume musulman dans la Péninsule ibérique. Le temps ne s'est pourtant pas arrêté et les populations du royaume nasride de Grenade sont restées sur place, vivant l'événement et tentant d'y survivre. Les capitulations signées par Boabdil, dernier roi musulman d'Espagne, sont très favorables aux musulmans qui gardent le droit de pratiquer leur religion et de conserver leurs administrations locales.

Dès les premières années du XVI^e siècle cependant, l'autorité des rois Catholiques cherche à fonder son unité sur la religion. Rapidement, et pour des raisons de stabilité politique et sociale, les nouveaux propriétaires de la terre marginalisent les descendants des musulmans, d'abord sommés de se convertir, puis marqués par leur généalogie non chrétienne. La société espagnole se construit alors autour d'un concept qui définit la norme et donc, aussi, ce qui n'en fait pas partie : *la limpieza de sangre*¹.

Même convertis, les Morisques (convertis de l'islam) sont des Nouveaux Chrétiens, et pour cela rejetés hors de la société qui peut prétendre au pouvoir. Cette situation dure un siècle pendant lequel les stratégies d'exclusion se font de plus en plus évidentes : regroupés le plus souvent dans des villages entièrement morisques, les descendants des musulmans développent une résistance propre aux minorités marginalisées : la culture islamique s'apprend en secret et devient un code d'appartenance à une sous société cryptée, les baptêmes forcés sont contrecarrés par des purifications qui en annulent les effets, les prénoms chrétiens sont doublés de prénoms musulmans réservés à l'usage intra communautaire.

Dans le même moment, l'Espagne connaît un vaste débat idéologique sur les fondements de son identité. L'*Homo hispanicus* devient l'objet d'une polémique nourrie dans laquelle les Morisques ont le premier rôle : Faut-il les inclure ? Par la force ? Par la patience ? Par les mariages mixtes ? Face à la conquête américaine mais aussi face aux protestants qui menacent de plus en plus la présence espagnole dans les Pays-Bas, le pouvoir chrétien trop récemment unifié a besoin d'unité et de légitimité. Il la construit de façon très moderne grâce à un discours historiographique omniprésent dans les recueils de poésie pseudo-populaire qui connaissent un immense succès au XVI^e siècle. Il faut réécrire l'histoire de la péninsule.

L'enjeu majeur pour nous est celui qui a trait à l'interprétation de l'entrée des musulmans dans la Péninsule. Dès le début du XVI^e siècle, une *doxa* anti-musulmane se met en place, sa complexité reflétant les débats de l'époque. Selon cette version, Rodrigue, dernier roi goth (chrétien) est un débauché qui a en partie usurpé le pouvoir. Il envoie un de ses meilleurs capitaines au Maroc pour négocier avec ses proches voisins. Julian, le capitaine en question laisse, selon une tradition gothe bien connue, sa fille à la cour du roi. En l'absence de son père, Rodrigue viole La Cava qui aussitôt prévient son père. Julian décide de se venger : il donne l'Espagne aux musulmans. Toute la question dans les textes est de savoir si Julian, en livrant son pays pour venger un affront privé, n'a pas outrepassé son rôle. La plupart des textes des XVI^e et XVII^e siècles font de Julian un traître. Rodrigue est coupable lui aussi, et sa déchéance morale permet de comprendre que Dieu ait abandonné cette terre au point de permettre que des musulmans s'en emparent.

¹ « Pureté de sang ». Ces statuts sont mis en place à partir du milieu du XVI^e siècle en Espagne (1553). Ils établissent les règles d'appartenance généalogique à la communauté vieille chrétienne. Seules les familles qui répondent à ces statuts et peuvent prouver qu'elles ne sont pas issues de convertis (du judaïsme ou de l'islam) ont accès à certaines fonctions. Ces statuts sont restés en vigueur en Espagne jusqu'au XIX^e siècle.

Le débat historiographique est majeur : faire des musulmans des conquérants extérieurs à la population autochtone permet d'asseoir les théories de la pureté de sang. Dans la version du pouvoir catholique, l'Espagne véritable, représentée par le héros Pélage, s'est repliée dans les Asturies, et 1492 n'est que la fin d'une reconquête de huit siècles. Les Morisques ont bien sûr une autre lecture de l'histoire de la Péninsule. Rares sont les textes qui nous sont parvenus, mais l'un d'entre eux a su, par une remarquable utilisation de la marge, retourner cette historiographie marginalisante.

Un faussaire *colaborador*

Traducteur officiel de Philippe II, issu d'une famille morisque, Miguel de Luna ne cache pas ses origines musulmanes, bien qu'il revendique son intégration à la société vieille chrétienne². Il se retrouve donc dans l'étrange et délicate position du « marginal intégré ». Porte-parole de sa communauté d'origine, il traverse la deuxième moitié du XVI^e siècle en tentant de présenter aux lecteurs contemporains une version différente de l'histoire. Si certains commentateurs soulignent son manque de culture face à d'autres Morisques de l'époque beaucoup plus au fait, par exemple, de la religion musulmane, Miguel de Luna occupe une position intermédiaire qui rend son témoignage particulièrement intéressant.

Les historiens contemporains l'identifient comme l'un des participants majeurs à trois différentes actions de résistance morisque : le recensement et la traduction des inscriptions arabes de Grenade³, la vaste supercherie historico-religieuse des *libros plúmbeos del Sacromonte*, et enfin la rédaction de *L'histoire véritable du roi don Rodrigo*, signée du pseudonyme d'Abulcacim Tarif Abentarique, « de nación árabe, y natural de la Arabia Petrea⁴ ». Sa participation au recensement des inscriptions arabophones entre directement en résonance avec la problématique morisque de l'époque puisqu'elle consacre une certaine « langue architecturale du lieu » qui n'est pas sans importance dans l'élaboration de sa représentation nationale. Les poèmes de l'Alhambra, considérés comme signifiants et non pas comme simples éléments d'un décor abstrait, mettent en évidence en effet une présence musulmane dans le lieu même et contredisent l'éviction des populations concernées hors de l'histoire nationale.

Les fameux *Libros Plúmbeos* ont abondamment occupé la critique, et continuent de l'occuper⁵. L'affaire commence en 1588 lorsque des ouvriers découvrent sous les fondations de l'église du Sacromonte de Grenade, des lamelles de plomb portant des inscriptions en arabe qui semblent très anciennes et qui insistent, entre autres, sur l'ancienneté de la présence des Arabes en Espagne. Dans cette perspective, les Arabo-musulmans d'al-Andalus ne sont plus des conquérants exogènes que les vicissitudes de l'histoire ont amené sur le territoire espagnol (comme le mythe de Rodrigo les décrit), mais les ancêtres des chrétiens espagnols, plus *viejos* que n'importe quel *cristiano viejo* (« vieux chrétien ») de l'époque. Beaucoup d'indices prouvent la supercherie, dévoilée un siècle plus tard, mais l'orientation historiographique est particulièrement intéressante. Il s'agit là d'une interprétation divergente du mythe fondateur de l'Espagne moderne. Dans cette interprétation, les Morisques ne sont plus les descendants de ceux qui sont entrés en Espagne pour la punir des dérives immorales de son roi. Au contraire,

² Malgré plusieurs procès, l'Inquisition ne parviendra jamais à prouver qu'il pratique un crypto-islam, voir Luis F. Bernabé Pons, *Historia verdadera del rey don Rodrigo*, Grenade, Archivum, 2001, introduction, les citations sont toutes tirées de cette édition.

³ Bernabé Pons, *Historia verdadera*, *op. cit.*, p. 287.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Voir, par exemple, Marcías Rosendo Baldomero, « De nuevo sobre Arias Montano y los libros plúmbeos de Granada », *Miscelánea de Estudios Arabes y Hebráicos*, Grenade, Universidad de Granada, 1995, vol. XLIV, fasc. 2, p. 55-66 ; Darío Cabanelas Rodríguez, *El morisco granadino Alonso del Castillo*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1965 ; C. Alonso, *Los apócrifos del Sacromonte*, Valladolid, 1979 ; M. J. Hagerty, *Los libros plúmbeos del Sacromonte*, Madrid, 1980.

ils descendent des plus « purs » Espagnols, qui trouvent leur légitimité dans leur arabité même, langue originelle du lieu.

Dans un article consacré à Francisco Núñez Muley et Fatima Ratal, deux Morisques écrivains⁶, Bernard Vincent met en place un précieux outil d'analyse en proposant de distinguer entre *colaboracionista* et *colaborador* :

Le *colaboracionista* est celui qui se range du côté du pouvoir par calcul politique ou esprit de lucre, par intérêt, disait déjà Antonio Domínguez Ortiz ; le *colaborador* est celui qui, convaincu de l'impossibilité d'emprunter un autre chemin, participe aux affaires mais dans le but de préserver ce qui peut l'être de l'identité morisque. Le dictionnaire de la Real Academia de la Lengua souligne bien la connotation positive ou neutre de *colaborador* et celle, péjorative, de *colaboracionista*.

Mais c'est bien le groupe des *colaboradores*, autrement plus original, qui doit retenir notre attention. Il est celui qui, au sein de la communauté morisque, représente la politique la plus élaborée, la plus consciente. Constitué pour l'essentiel – encore faudrait-il y regarder de plus près – par des membres de l'oligarchie, il a plus que tout autre les moyens de s'exprimer. Ce monde d'une double culture, qui tente désespérément de peser sur le cours d'événements qu'il devine inéluctables (« Trataba de hacer oír su voz en un medio hostil » rappela naguère Francisco Márquez Villanueva), ne peut que passionner les historiens du socioculturel.

Pour comprendre la littérature morisque et peut-être aussi, de façon plus vaste, la lutte du marginal, cette nuance entre *colaboracionista* et *colaborador* est en effet fondamentale. C'est elle qui permet de dépasser une lecture trop influencée par les décrets de *limpieza de sangre*, puisque le deuxième groupe (les *colaboradores*) mène en fait une résistance au cloisonnement communautaire imposé par le pouvoir et que l'on ne peut observer si on se contente de les assimiler au groupe, trop général, des Morisques.

Il faut ici se garder de toute lecture historique *a posteriori*. Certes, les Morisques vont être finalement chassés d'Espagne par Philippe III en 1609-1610, ce qui semble prouver que toute tentative de contact entre les deux communautés était vouée à l'échec. Mais c'est oublier que cette question a fait précisément l'objet de nombreux débats et d'importantes tractations. Loin d'être une société aux cloisonnements stéréotypés, l'Espagne du XVI^e siècle est encore le lieu de nombreuses passerelles entre vieux et nouveaux chrétiens. La leçon historique du roman de Miguel de Luna en est un des exemples.

Luna naquit vraisemblablement entre 1540 et 1550⁷. Il fut ainsi témoin du sort que connaissaient les Morisques dans cette deuxième moitié du XVI^e siècle et de la cassure définitive que représenta la révolte des Alpujarras (1570). Officiellement, la communauté était alors entièrement convertie au christianisme depuis deux générations, et la question la plus importante concernait leur intégration dans la nouvelle société espagnole. Médecin formé à l'université de Grenade⁸, cet homme de lettres, intégré aux plus hautes sphères du pouvoir chrétien de l'époque⁹, assista à l'expulsion définitive des Morisques sans pouvoir l'empêcher malgré une intense activité dans ce sens.

Le travail de Luna s'inscrit donc dans une réelle réflexion sur l'histoire qui répond aux idées de l'époque. Il n'est ainsi pas surprenant de le retrouver auteur d'une « chronique » autour de la légende du roi Rodrigo. Ce roi cristallise une certaine lecture historiographique et, par conséquent, une certaine représentation de ce qui fonde l'hispanité. En donnant sa propre

⁶ Bernard Vincent, « Et quelques voix de plus : de Francisco Núñez Muley a Fatima Ratal », *Sharq al-Andalus, Estudios Mudéjares y Moriscos*, n°12, Teruel Alicante (Centro de Estudios Mudéjares – Area de Estudios Arabes e Islámicos de la Universidad de Alicante) 1995, p. 135.

⁷ Voir Darío Cabanelas, *El morisco Alonso del Castillo*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1965, et « Cartas del morisco Miguel de Luna », *Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos*, Grenade, XIV-XV (1965 – 1966), p. 31-47.

⁸ Pour les détails de sa vie, on peut se reporter à l'introduction de Luis F. Bernabé Pons, *Historia verdadera del rey don Rodrigo*, Grenade, Archivum, 2001 (éd. facsimil de la septième édition, Madrid, Gabriel León, 1653) qui reprend, en outre, les différents travaux produits sur le Morisque et donne un résumé de sa vie.

⁹ Il est déclaré *hijodalgo* en 1610 mais les suspensions inquisitoriales continuent à peser sur sa personne, même après sa mort. Voir Bernard Vincent, « Et quelques voix de plus ... », *op.cit.*

version de l'événement, Miguel de Luna introduit, dans le discours historique officiel de l'époque, une lecture qui vise en fait, plus radicalement, une réinterprétation générale de ce qui fonde l'identité collective.

L'*Historia verdadera* est publiée une première fois en 1592. Rappelons que Luna n'y est présenté que comme le traducteur d'un manuscrit arabe qu'il aurait découvert. Il s'agit d'un roman prétendument rédigé à l'origine en arabe, et que Miguel de Luna, traducteur officiel de Philippe II, affirme traduire. En fait, Miguel de Luna écrit sous le pseudonyme d'Abulcacim Tarif Abentarique, de *nación Arabe*, une *Historia verdadera del rey don Rodrigo en la qual se trata de la causa principal de la perdida de España* en 1589¹⁰. Le propos de l'auteur, caché sous ce pseudonyme qui doit faire croire à une histoire nouvelle, plus proche des sources arabes inaccessibles aux Espagnols du XVI^e siècle, est de justifier la présence des Arabes par un retour sur leur entrée dans la péninsule. Luna brode une histoire romanesque autour de ce que les chroniques espagnoles et les historiens arabes ont pu écrire sur cette période¹¹.

L'œuvre connaît plusieurs rééditions au XVII^e siècle¹². En dépit de la pétition d'autorité de Luna, qui multiplie les notes marginales sur les termes arabes soi-disant employés dans l'original, ainsi que les pseudo-documents historiques (lettres, traités, accords, etc.), le but de l'œuvre n'est pas uniquement de faire date dans l'historiographie espagnole. La mise en roman de l'histoire de la conquête des Arabes obéit à un projet politique : multiplier les preuves de contacts bénéfiques possibles entre les deux communautés, les exemples de conversions sincères ; et surtout prouver le bien fondé de la conquête musulmane elle-même en décrivant Rodrigo comme un fou sanguinaire et injuste. Dans cette lecture, la responsabilité de la défaite lui incombe directement¹³.

Cette « volonté de légende »¹⁴, pour reprendre les termes de F. Márquez Villanueva, introduit de nombreux éléments fictionnels et insiste sur une présentation nouvelle de l'histoire si diffusée de Rodrigo. Toute l'intelligence de Luna est de faire reposer la légitimité de son

¹⁰ Abulcacim Tarif Abentarique, pseudonyme de Miguel de Luna, *La verdadera hystoria del Rey Don Rodrigo*, En Grenador, 1599, deux parties en un volume (éd. cit.: Luis F. Bernabé Pons).

¹¹ Voir l'étude de Ramón Menéndez Pidal, *El rey Rodrigo en la literatura*, Madrid, Tip. de la « Revista de archivos, bibliotecas y museos », 1924.

¹² 1603 à Saragosse, par Angelo Tauanno ; 1606 à Valencia, par Pedro Patricio Mey ; 1646 à Valencia, par Claudio Macé ; 1654 à Madrid par Melchor Sánchez ; 1675 à Madrid, Par Melchor Sánchez ; 1676 à Madrid par les héritiers de Gabriel de León. Les éditions de Madrid de 1654 et 1676 sont financées par Gabriel de León, puis ses héritiers, eux-mêmes descendants d'une famille morisque. Le nombre des éditions montre bien l'intérêt suscité par le texte. Cet intérêt ne s'arrête à l'Espagne, mais gagne très rapidement la France qui produit plusieurs traductions en français au cours de ce même siècle. Ce sont les Anglais qui traduisent les premiers le texte de Luna (1627). Le traducteur Gilles Vieux-Maison donne en 1638 une version française de la deuxième partie du roman concernant Almançor et fait dans son titre une erreur intéressante puisqu'il fait de ce héros musulman le conquérant de l'Espagne (*Histoire véritable contenant la vie de Jacob Almançor, roi d'Arabie, qui conquiert le royaume d'Espagne sur le roi dom Roderic*, Paris, chez Gervais Clousier, 1638). Les Italiens suivent de près les Français (1653).

¹³ F. Márquez Villanueva, « La voluntad de leyenda de Miguel de Luna », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, Mexico, 1981, XXX, p. 359-395, repris dans *El problema morisco (desde otras laderas)*, Madrid, Libertarias, 199, p. 57 : « L'histoire du monde musulman inventée par Miguel de Luna abonde en conspirations, rébellions et actes criminels. Sa supériorité relative réside dans le fait que parmi ces musulmans, ni les tyrannies si les usurpations de pouvoir ne parviennent à prospérer, contrairement à ce qui se passe sous le règne corrompu de Rodrigo. Quand l'héritier d'un roi musulman de Valence nommé (pourquoi pas ?) Abenbúcar, est « harcelé » par un parent usurpateur (dans une configuration similaire à ce qui se passe entre Rodrigo et Sancho), ses sujets se dressent contre lui jusqu'à « lui boire le sang » (I, fol. 106v.). Le tyrannicide joue un rôle salutaire chez les musulmans et il constitue un des éléments inquiétants de cette « histoire » de Luna. »

¹⁴ F. Márquez Villanueva dit ainsi *ibid.* p. 77 : « Rien ne distrairait Miguel de Luna de son intention de contrer les préjugés de l'Espagne officielle, en leur opposant les pires difficultés d'ordre « historique ». Il ne n'est pas non plus abstenu de peindre à sa guise les premières populations de l'Espagne. Au contraire de la tradition isidorienne, favorable à Túbal, qui, après le Déluge, vint habiter dans la péninsule, ce fut Sem, fils de Noé qui y emménagea. Mais Sem s'appelle ici Tofáil, ce qui trahit une pure origine arabe. Ce Sem Tofáil, père d'une Espagne évidemment sémitique, fut astrologue, mathématicien et philosophe né, c'est-à-dire, le personnage le plus « laïc » possible. Abentarique rencontra à Mérida, ville fondée par les Romains, si ce n'est par ce vénérable patriarche, une inscription arabe qui décrit ces événements et que les experts déchiffèrent avec difficulté (comme pour les *libros plúmbeos* de Grenade). Par la suite, la péninsule fut ouverte à toutes sortes d'invasions : les Goths, les Arméniens, les Carthaginois, les Vandales, les Suèves, les Hébreux, et finalement les Arabes, dans une dynamique « qui ne doit jamais cesser » (II fol. 33v.), ce qui diminue la faute que l'on peut attribuer à ces derniers. »

projet non seulement sur la difficulté qu'il y a à lire et comprendre l'arabe, mais aussi sur des éléments qui sont en fait directement issus de la tradition *romanceril*¹⁵. De ce fait, le lecteur de l'époque se trouve confronté à ce texte qui semble juste d'un point de vue historique, par sa proximité avec le *romancero*, mais qui propose en filigrane une lecture radicalement nouvelle de l'entrée des musulmans en Espagne. Il montre ainsi des héros arabo-musulmans qui s'intègrent parfaitement dans une représentation chevaleresque de l'*homo hispanicus* idéal, et contourne les idées reçues de son époque à propos de la continuité sanguine vieille chrétienne. Ainsi, il ne donne pas de leçon frontalement opposée à l'historiographie véhiculée par le *romancero* (Corral reste, en effet, comme le *romancero*, une source évidente de Luna), mais donne seulement à lire une réécriture positive du rôle des musulmans.

Le travail du faussaire

Le roman paraît pour la première fois en 1592 et il semble que sa rédaction remonte à une dizaine d'années. L'auteur présumé du manuscrit est censé avoir été témoin des événements qu'il relate. Cette auto-présentation n'est pas étrange puisque Luna est précisément traducteur du roi, habilité à ce genre d'exercices dont l'Espagne chrétienne de l'époque est friande. De façon apparemment contradictoire avec l'ambiance anti-morisque régnant alors en Espagne, le manuscrit arabe fascine et intéresse, il est toujours censé être le témoignage d'une époque aborigène, dont le mystère intrinsèque est naturellement lié aux incompréhensibles volutes de son alphabet¹⁶. Dans son « prologue au lecteur chrétien », le traducteur présente ainsi son entreprise :

Les grandes épreuves qu'endura le glorieux Saint Jérôme dans sa version latine du texte hébreu, par la grande difficulté qu'il y a à comprendre les dialectes, idiotismes et particularités des langues (principalement des langues barbares, ou qui ne s'utilisent que peu) sont évoquées dans une de ses lettres qu'il écrivit à Rustico Monge et à Eustache Virgen, dans l'épithaphe à sa mère Sainte Paule et dans sa lettre aux Sinua et Fratella Alemanes, ainsi que dans les questions hébraïques sur la Genèse : comme il dut, pour pouvoir prononcer l'hébreu, se limer les dents, et témoigner d'un travail et d'un soin impressionnant pour la maîtrise, tout cela le mortifia plus que le jeûne ou la veille, ou encore que les autres exercices spirituels dont il usait pour mortifier et dominer son corps dans le désert (comme il le déclare dans sa lettre à Ruscito). Partageant les vives raisons de ce glorieux Saint, ô lecteur chrétien, bien que je me sois attelé à l'étude de l'arabe, avec diligence et soin, depuis mon enfance, je pratique depuis plus de vingt-sept ans la grammaire et la langue arabe, et je n'ai jamais encore entrepris un tel travail, considérant que la traduction de cette langue en notre castillan était une tâche terriblement ardue, les deux langues étant si repoussantes l'une pour l'autre. Mais, ayant expliqué à des personnes sages et curieuses ce que cette histoire contenait (histoire si diffusée et bien reçue parmi les Arabes), celles-ci, désireuses de connaître enfin une vérité enfouie dans cette langue, dont nos propres histoires faisaient défaut, me demandèrent de façon très chaleureuse de donner cette version pour que les curieux fussent contents. Le premier but de l'auteur est de donner à lire et de rappeler la vérité à propos de la perte du roi don Rodrigo, et la conquête de l'Espagne [...]¹⁷.

¹⁵ *Ibid.*, p. 76 : « Comme dans le roman de Pérez de Hita, bien que de façon assez élémentaire, Luna se sert lui aussi du *romancero fronterizo* comme contexte fictionnel qui rappelle, à lui seul, la recherche d'une note orientale. Un messenger envoyé par Târîk aux Valenciens assiégé est mort, tué par une flèche lancée par un garde depuis les murailles, c'est en fait l'exact inverse de ce qui se passe pour don Diego de Ribera dans le *romance Alora la bien cercada*. Le roi Jacob Almançor, lui aussi par excellence *moro de la morería*, n'a, bien sûr, jamais prononcé un mensonge de toute sa vie, comme aime le rappeler son biographe. Le *romance* d'Abenâmar (avec son hommage à la sincérité des *moros*) le chargeait, en plus, d'élever son fils en lui disant : « Ne dis pas de mensonges, parce qu'il n'y a rien de plus vil dans le monde, le menteur est un disciple du malin et un homme sans vertu, un traître à la vérité, et son pire ennemi. » (II, fol. 22r) »

¹⁶ Cette question de la fascination de l'arabe, comme langue particulièrement impossible à apprendre, ou à maîtriser, a été étudiée par plusieurs critiques. Cf. Francisco Márquez Villanueva, *op. cit.*, p. 61. Voir aussi O. H. Green, *Vida y obras de Lupericio Leonardo de Argensola*, Philadelphie, 1927, p. 51-52 ; P. Bataillon, « L'arabe à Salamanque au temps de la Renaissance », *Hesperis*, 21, 1935, p. 1-17 ; J. T. Monroe, *Islam and the Arabs in Spanish scholarship*, Leyde, E. J. Brill, 1970.

¹⁷ Miguel de Luna, *op. cit.*, « Proemio al christiano lector, Miguel de Luna, intérprete » : « Los grandes trabajos que pasó el glorioso san Hieronymo en al versión de Hebreo que hizo en Latin, por la gran dificultad que hay en entender los dialectos,

Le traducteur place donc son entreprise dans un courant de traductions savantes et saintes (ce qui rappelle indirectement la mise en scène des *Libros Plúmbeos*). L'hébreu et l'arabe sont deux langues dans lesquelles gisent la vérité ; les littératures qui leur sont associées sont censées abriter l'histoire véritable, le titre dénonce d'emblée ce projet. De plus, Luna avoue répondre à une demande qui émane des plus grands personnages de l'époque. Il ne les nomme pas, mais les évoque incidemment, comme pour appeler sur lui la protection de ce glorieux patronage. Il n'est d'ailleurs pas question de placer l'arabe sur le même plan que le castillan. La première reste une langue « barbare » peu parlée, et les deux langues sont curieusement *repugnantes*, c'est-à-dire que, se combattant et se détournant l'une de l'autre, elles refusent la cohabitation que suggère *a priori* l'entreprise même de cette traduction.

La justification est donc malaisée, et on sent déjà, dans ce prologue, toute la rhétorique complexe du *colaborador* qu'est Luna. De fait, comment justifier cette traduction sans laisser entendre que les autres ouvrages sur le sujet (et principalement le *romancero* qui circule à l'époque, la *Crónica del rey Rodrigo* ou simplement la *Crónica* de Corral) sont lacunaires ou même fautifs et donnent une image erronée de l'entrée des musulmans en Espagne ? La nouvelle vérité dont parle Luna repose sur la notion de témoignage direct. Contrairement à ces chroniques et autres *romances*, le manuscrit qu'il a découvert et qu'il offre en traduction a été rédigé par un témoin oculaire direct des guerres contre les Goths, ce qui explique ou justifie le fait qu'il s'agit d'un Arabe : seul un soldat de l'armée musulmane pouvait avoir accès à ces documents historiques, que l'auteur du manuscrit a compilés. Il ne s'agit donc pas de rétablir une vérité erronée, déformée volontairement ou non par l'historiographie chrétienne, mais de donner à voir « l'autre côté de la frontière » (dans les marges historiques et géographiques), et de fournir des documents « authentiques », qui, par leur authenticité même, sont susceptibles de contrebalancer l'écrasante diffusion de la légende de Rodrigo telle que le *romancero* la reprend.

Laissant la parole au pseudo Abentarique, voici ce que Luna affirme dans un deuxième prologue :

La principale raison pour laquelle j'ai osé entreprendre ce travail est que je me suis trouvé dans la guerre d'Espagne, depuis le moment où Tarif y est entré, avec le Comte Julián, jusqu'à ce que sa conquête fût achevée, je participai personnellement à toutes les batailles et à toutes les rencontres avec les ennemis, mis à part le siège de Carmona et celui de Merida car j'étais à ce moment-là avec Tarif, dans la province de Grenade. En plus de cette participation, j'ai eu la chance de pouvoir regrouper toutes les lettres et autres papiers dont je parle dans cette histoire, qui me furent donnés par les généraux eux-mêmes, instruments de cette conquête. Ce que je n'ai pas vu de mes yeux me fut raconté, avec beaucoup de diligence, par des personnes principales, elles-mêmes dignes de foi, qui me demandèrent d'écrire cette histoire¹⁸.

idiotismos, y propiedades de las lenguas (específicamente de las bárbaras, o que se usan y tratan poco) el lo muesta en la carta que escrivio a Rustico Monge, y a Eustochio Virgen, en el epitaphio de su madre Santa Paula, y en la carta a Sunia y Fratella Alemanes, y en las cuestiones Hebraicas sobre el Genesi: pues le fue necesario para la pronunciación de la lengua Hebrea limar los dientes, y el trabajo y cuidado que en saberla puso, le mortifico mas que el ayuno y la vigilia, y las otras obras espirituales, con que mortificaban y domava su carne en el desierto (como el lo declara escribiendo a Rustico). Considerando yo las vivas razones deste glorioso santo, christiano lector, no embargante que estudié con mucha diligencia y cuidado desde mi infancia, mas tiempo de veinte y siete años la gramática, y lengua araviga, nunca me atrevi jamas de eprender esta entressa, pareciendome que el traducir una lengua como esta, en la nuestra castelana, era muy dificultoso, por ser entre si tan repugnantes: y aviendo dado parte a personas graves, y ciriosas de lo que contenía esta historia (tan usada, y bien recibida entre los Arabes) deseosos de saber una verdad tan sepultada en esta lengua, de la qual carecían nustras historias, pidieronme muy encarecidamente hizise esta versión para aprovechar a los curiosos, pues el intento principal del autor fue tratar, y memorar con verdad la perdida del Rey don Rodrigo, y conquista de España...»

¹⁸ *Ibid.* « Proemio de Abulcacim Tarif Abentarique, al sabio lector », « La causa principal de mi atrevimiento, fue averme hallado en la guerra de España, desde el into que el capitán Tarif entro en ella, con el Conde don Julián, hasta que se acabo su conquista, personalmente en todas las batallas y recuentros de enemigos, excepto el cerco de Carmona y Merida, porque en aquella sazón estaba yo con el Tarif en la provincia de Granada. Junto con esto me dio nuevo aliento avez juntado todas las cartas y papeles que refiero en esta historia, los quales me fueron entregados por los mismos generales que se hallaron en

Comme son traducteur, le zélé Abentarique ne fait donc que répondre à une demande extérieure émanant de personnages haut placés et dignes de foi. Le parallèle entre les deux prologues est parfait, ce qui implique une leçon sur la ressemblance entre les deux mondes, finalement plus proches qu'il n'y paraît. Abentarique est donc l'historien manquant, celui que les Arabes n'ont pas trouvé et que Luna découvre, sans montrer pourtant à qui que ce soit le mystérieux manuscrit. Cependant, et contre toute prudence historienne, le faussaire produit de nombreuses lettres, comme son auteur le promet dans le prologue. Il rebaptise La Cava, qu'il nomme Florinda, et suit la légende de Rodrigo qui est mise en place par Corral. Luna va très loin dans la constitution de sa traduction feinte, on peut même se demander s'il ne finit pas curieusement par y croire lui-même. Il multiplie en effet les notes marginales à propos de termes arabes qu'il aurait du mal à traduire en castillan. Ce remarquable engagement dans la tâche du traducteur laisse même imaginer au lecteur contemporain une tout autre hypothèse : celle d'un manuscrit arabe datant du XVI^e siècle, qu'il aurait eu sous les yeux et dont il aurait lui-même été dupe. Cette deuxième hypothèse reste difficile à privilégier puisque nul n'a jamais trouvé trace de ce fameux manuscrit arabe, alors même que les contemporains de Luna, intéressés par cette découverte sans précédent et désireux d'y regarder de plus près, l'ont pressé de demandes pour y avoir accès.

De façon tout à fait passionnante, Luna propose une histoire non seulement compatible, dans sa plus grande part, avec le mythe de Rodrigo accepté comme « véritable » par ses contemporains, mais aussi acceptable pour les Morisques. Une histoire donc dans laquelle, au prix d'un vaste travail d'invention, les deux Espagnes sont réconciliées, au nom de principes communs et d'un passé largement partagé.

Une leçon d'histoire : l'étude d'une cohabitation possible, contre la marginalité

Tout en proposant cette nouvelle lecture de l'histoire de son pays, Luna multiplie les exemples concrets de cohabitation possible entre les deux communautés religieuses : mariages mixtes, conversions, rétroconversions ornent la trame historique. Le faussaire invente des personnages nécessaires à l'exposition de sa théorie. La femme de Rodrigo est une musulmane convertie, ancienne captive ; l'« infant » Mahometo Gilhair tombe amoureux de la femme de Rodrigue et se convertit au christianisme... Les deux rives de la Méditerranée sont en permanence rapprochées l'une de l'autre, comme si, par cette soudure fictive, Luna donnait en fait à voir une cohabitation possible parce qu'originelle. Sa relecture de l'histoire, si éloignée des chroniques et d'un véritable travail d'historien, s'inscrit dans le projet politique plus vaste de promotion d'une certaine attitude vis-à-vis de sa communauté. Luna agit ici en véritable *colaborador*.

Le capitaine Tarif, avant de quitter cette ville [Grenade] avec son armée pour poursuivre son chemin, y fit accomplir de nombreuses choses, comme les rois et les généraux ont l'habitude de faire après de telles victoires : parmi ces ordres, il fit confisquer quelques églises dont la principale de la ville, et en fit des mosquées pour les musulmans, en en laissant quelques-unes pour les chrétiens. Il fit fortifier la ville du mieux possible et demanda à l'infant Mahometo Gilhair de rendre hommage avec soin à la reine Zahra Benaliaça, femme du roi don Rodrigo, car il pensait bien qu'elle se reconverterait à l'islam, étant d'origine arabe, et fille du roi Mahometo Abnehedin, sujet très proche du roi Miramamolin Almançor son seigneur, et en tant que telle, avait hérité de son royaume. Il lui demanda de la consoler. L'Infant lui rendit de

fréquentes visites et lui envoya de nombreux cadeaux. Comme elle était très belle et bien disposée envers lui, qui était intelligent et sensible, un doux commerce amoureux naquit entre eux¹⁹.

Le passage n'occulte pas les droits acquis par les vainqueurs : les musulmans ont bien transformé des églises en mosquées et ont pris possession du territoire espagnol. Mais Luna, en inventant le personnage de Zahra, femme de Rodrigo, met en avant une relation qui se veut bien plus de voisinage que d'opposition directe. De la même façon, la religion ne semble pas motiver un quelconque dégoût de la part de l'un ou de l'autre : l'infant est amoureux de Zahra, quand bien même elle est convertie au christianisme. Comme dans le cas d'Almaçor (et il s'agit d'un des recours les plus classiques du genre « maurophile »), seules sont mises en avant les qualités humaines intrinsèques des personnages, par-delà leur appartenance religieuse ou leur origine. Zahra n'est pas désirable parce qu'elle est « d'origine arabe » ; elle l'est parce qu'elle est « belle et bien disposée envers lui. » Elle est noble, et Luna, comme tous les auteurs « maurophiles », insiste sur la ressemblance entre les représentations sociales musulmane et chrétienne sur ce point. Bien loin d'être des barbares dont on ne comprendrait pas les hiérarchies sociales, les nobles musulmans ne sont pas moins dignes de respect que les nobles goths chrétiens. Zahra, épouse de roi chez les chrétiens, peut tomber amoureuse d'un futur roi chez les musulmans, sans qu'il y ait aucune transgression.

Tous les passages qui portent sur ces amours trans-religieuses mettent en scène une politique complexe de la conversion sincère. C'est que Luna respecte bien mieux son projet historiographique que son élaboration fictionnelle. La suite en effet montre que l'Infant, amoureux de Zahra qui refuse de se rétro-convertir à l'islam, se convertit lui-même au christianisme et se met à « adorer les images », élément ressenti comme la principale différenciation théologique entre musulmans et chrétiens par les Morisques du XVI^e siècle²⁰. L'Infant est donc un converti sincère, martyr chrétien que son père sacrifie au nom de l'islam :

Avec ce message et cette sentence du Roi de Tunis, il s'opposa à eux ; et ayant vérifié encore une fois, avec beaucoup de zèle, tout ce qu'il convenait de vérifier pour justifier le jugement, il fit sortir de la prison la Reine et l'Infant Mahometo, ainsi que le religieux chrétien qui l'avait baptisé, un vendredi matin, et les fit amener devant la porte de la principale église de la ville où se trouvait une grande place. Abulcacim Habdiluar leur dit trois fois de suite que, s'ils renonçaient à la religion chrétienne, ils ne seraient pas tués, ils répondirent qu'ils préféraient mourir. Devant leur détermination, Abulcacim Habdiluar, en colère, décida de ne plus attendre et les fit égorger. Ils furent égorgés et leurs corps furent laissés sur le sol misérablement. Plus tard, des chrétiens les emportèrent et les enterrèrent le mieux qu'ils purent, pauvrement²¹.

¹⁹ *Ibid.*, livre I, chapitre. IX: « Trata como el Infante Mahometo Gilhair trato maores con la reyna, mugger del Rey don Rodrigo, y como se torno Christiano, y adorava las imagines en secreto, y como por ello fue degollado por ello fue degollado » : « Antes de partirse de aquella ciudad el Capitán Tarif con su exercito al desinio que llevavba ordenó en ella muchas cosas, como suele hazer los Reyes, y Generales que ganan semejantes vitorias : entre las quales mandó tomar algunas Iglesias junto con la mayor, de las quales hizo mezquitas para los moros, dexando algunas para los Christianos, y mando fortificar la ciudad lo mejor que ser pudo, y dexo al Infante Mahometo Gilhair, que con mucho cuydado y diligencia regalasse a la Reyna Zahra Benaliaça, mugger del Rey don Rodrigo, porque tenia entendido para si, que con mucha facilidad se bolveria mora, atento que era de nació Arabe y hija del rey Mahometo Abnehedin, que era deudo muy cercano del Rey Miramamolín Almaçor su señor, y com tala via heredado su Reyno, y que la consolase muy de veras : el qual Infante dio en visitarla muy a menudo, y embiavale muchos regalos y presentes ; y como ella era muy hermosa y de buena disposición, y también el era avisado y discreto, començaron a tratar entre ellos requiebros y amores [...] »

²⁰ Avec, bien sûr, la consommation de viande de porc, qui semble effectivement difficile à placer dans ce contexte romanesque. Toutefois, la référence à la viande de porc comme marque d'une conversion est volontiers faite dans des contextes comiques (dans les *comedias* par exemple). Le vin n'implique jamais une conversion sincère, un Moro peut boire du vin tout en étant jugé « crypto-musulman ».

²¹ *Ibid.*, même chapitre. « Con esta comision y sentencia del Rey de Túnez, procedio contra ellos ; y aviendo averiguado de nuevo, con mucha diligencia y cuydado, todo lo que convenia averiguar para justificar la causa, hizo savar de la carcel y prision en que estava la Reyna y el Infante Mahometo, y unfamente con ellos el Religioso Christiano que le avia baptisado, un Viernes por la mañana, los quales fueron llevados delante de la puerta principal de la Iglesia mayro de auçella ciudad, donde avia una buena plaça, y aviendo sido de nuevo requeridos y amnestados tres vezes por el Abulcacim Habdilvar, que dexassen la fe, y ley de los Christianos, y que serian libertados de la muerte ; los quales no la quisieron dexar, antes quisieron morir. Y assi vista esta determinación de los presos el Abulcacim Habdilvar, muy enojado, sin mas aguardar, los mando degollar; y fueron

On ne peut pas comprendre cette citation si on l'analyse comme le délire pseudo-historique d'un mauvais écrivain. Dans le contexte politique que connaît Miguel de Luna, le passage entre en fait en résonance directe avec une question récurrente dans l'Espagne du XVI^e siècle : convertis au christianisme depuis le début du siècle, les Morisques sont-ils des convertis sincères ? Une partie de l'opinion de l'époque penche pour un procès en hypocrisie, et c'est cette même accusation qui devait justifier en grande partie l'expulsion définitive décidée en 1609. Luna répond ici indirectement mais de façon très claire, tout en ménageant subtilement Almançor, qui doit rester le modèle du roi juste (bien que musulman) aux yeux de son lecteur chrétien.

Luna insiste donc ici sur les nombreuses vérifications menées par différentes personnes afin de prouver la réalité de la conversion de l'Infant. La décision du châtement n'est pas prise à la légère ou sur une simple suspicion. Le lecteur sait d'ailleurs parfaitement que l'Infant est bel et bien devenu chrétien, par amour et par conviction. La justice musulmane, bien que cruelle, est donc prudente et sait aller lentement pour assurer ses décisions. De plus, ce n'est pas Almançor qui décide, mais le roi de Tunis, son vassal et le père de l'Infant et qui, par ailleurs, délègue l'exécution même (donc la décision finale) à un capitaine. Dans ce sacrifice cruel, et décrit comme tel, la société musulmane est donc protégée des possibles accusations d'extrémisme ; l'Infant a pris une décision dangereuse en connaissance de cause et tout est fait pour le ramener à la raison avant de prononcer la sentence finale.

C'est là que peut se lire le principal message de Luna : l'Infant, musulman d'origine, promis à un brillant avenir dans sa propre communauté, converti d'abord par amour, refuse ensuite toute rétro-conversion pour des raisons religieuses. Il s'agit d'un martyr chrétien qui inscrit les récentes conversions morisques dans une histoire glorieuse où la sincérité religieuse est finalement mise en avant.

Certes, l'invention de cette histoire d'amour ne fait pas avancer les historiens sur la recherche d'une quelconque vérité sur l'an 711. Luna, de toute évidence, ne décrit pas la situation des musulmans à l'époque de la conquête, mais observe sa propre époque, dont il décrit en filigrane les interrogations. Il parvient ainsi à signifier la proximité des deux communautés. Il montre aussi que les musulmans peuvent sincèrement se convertir, à partir du moment où ils sont convaincus de la supériorité du christianisme, même si leur « première » conversion était hypocrite. Ce faisant, il défend l'idée d'une intégration des populations nouvellement converties et semble prôner la patience plutôt que la force. De plus, notons que si Rodrigo lui-même, bien avant l'entrée des musulmans en Espagne, avait choisi pour épouse une musulmane convertie, la doctrine de la *limpieza de sangre* tombe d'elle-même, les Goths n'ayant pas redouté le mélange des sangs.

Luna va plus loin encore dans sa présentation d'une possible *convivencia*, dont les racines seraient précisément à chercher dans cette époque mythique de l'entrée des musulmans en Espagne. L'écriture même de son roman dénonce en effet son projet politique. Comme on l'a vu, l'arabité de l'original supposé est omniprésente par le biais de notes marginales faisant référence aux mots arabes du manuscrit. Pourtant, les propos de son « historien arabe » sembleraient bien étranges à un lecteur musulman. Luna « orientalise » son style, mais ne le fait que dans des limites encore acceptables pour un lecteur espagnol chrétien. Sans aucun doute familier des manuscrits arabes, le faussaire sait imaginer et mettre par écrit ce qu'un lecteur chrétien attendrait d'un tel ouvrage. Par exemple, l'apostrophe liminaire ressemble bien à ce que l'on peut lire dans un ouvrage musulman :

degollados, y dexados sus cuerpos en el suelo miserablemente, los quales fueron llevados de los Cristianos, y enterrados por ellos lo mejor que pudieron, pobrementemente. »

Louanges à Dieu, l'unique créateur et le seul auteur de toutes les créatures de ce monde, qui règne sans début, ni milieu, ni fin. Cause première de tout depuis l'éternité, d'où procède l'être de toutes ses créatures, Lui qui dirige et gouverne toute la création avec sa sagesse infinie, dirigeant les volontés humaines, et en particulier celle des rois, dont les cœurs sont entre ses toutes puissantes mains, afin qu'ils accomplissent sur terre, comme cause seconde, sa très sainte volonté²².

Il s'agit bien d'une *basmallah*, formule rituelle d'ouverture qui ne fait que rappeler l'unicité fondamentale de Dieu, premier principe de l'islam. Pourtant, dans cette adresse liminaire, Allah est devenu *Dios*, ce qui, en termes de traduction est absolument parfait, tandis la deuxième partie de la profession de foi musulmane a disparu. Le prophète Muhammad et la traditionnelle formule *sallah Allahu 'aleyhi wa ahlihi wa sallam* (« que le salut et la paix soit sur lui et sur ses gens ») ont donc été remplacés par des éléments communs aux deux religions.

L'unicité de Dieu créateur de toutes choses est mise en avant et utilisée là où un auteur musulman l'aurait complétée par une référence à Muhammad. Mis à part les noms des personnages, qui sont, selon toute logique, musulmans, et s'inscrivent donc dans un univers religieux spécifique, le prophète, contre toute vraisemblance pour qui est familier des historiens musulmans, n'est jamais nommé par l'historien fictif de Luna, qui se contente d'une rhétorique faussement orientale. L'Histoire que Luna propose est donc celle du *romancero* à laquelle on aurait juste ajouté une pointe d'épices fictionnelles pour rétablir une certaine forme de continuité historiographique. Le *Morisque* propose en fait ce que les *Libros Plúmbeos* disent à la même époque : les deux religions sont si proches qu'elles pourraient être reliées dans un syncrétisme total, qui permettrait précisément de dépasser les oppositions entre les deux communautés²³. Il semble ainsi dire à ses compatriotes chrétiens que les historiens arabes qui ont parlé de l'Andalousie²⁴, de même que les musulmans qui lui ont progressivement donné l'aspect qu'elle a au XVI^e siècle, font partie de l'histoire nationale et n'ont pas à être rejetés hors des bibliographies espagnoles. De fait, il semble que Luna a fait son possible pour laisser croire à l'existence d'un manuscrit arabe originel, tout en montrant que n'importe quel lecteur chrétien pourrait lire ce type d'ouvrages sans être choqué. De la même façon qu'il laisse son lecteur s'identifier aux personnages musulmans nobles, il fait de son narrateur musulman fictif un auteur respectable, à la portée de tous les chrétiens curieux de lire une histoire racontée selon un point de vue différent.

Comme le *romancero fronterizo*, qui est lui aussi un corpus pseudo-historique, le « cycle » de Rodrigo fonde en effet sa légitimité sur le simple fait que les événements sont trop connus et trop souvent répétés pour être ressentis comme faux ; ils constituent une base inébranlable de référence historique. C'est d'ailleurs là que se trouve toute la subtilité du « sentiment d'appartenance nationale » qui repose sur un fantasme collectif dont les bases n'ont pas à être vérifiées. Consciemment ou non, en reprenant à son compte la plupart de ces éléments constitutifs, Luna joue sur le peu qui lui reste : sans contester le fantasme collectif déjà trop ancré à son époque (et auquel il ajoute vraisemblablement foi lui-même), il en propose une différente interprétation et en oriente les conclusions morales implicites. Pour ce faire, il ne se refuse manifestement à aucune contradiction interne.

²² *Ibid.* p. 1, « Las alabanças sean dadas a solo Dios criador y sumo hazedor de todas las cosas criadas en este mundo, que reyna sin principio, medio, ni fin. Causa primera subsistente ab eterno, de donde procede el ser a todas sus criaturas, el que rige y gobierna todo lo criado con su inmensa sabiduría, moviendo las voluntades de los hombres, y en particular de los Reyes, cuyos corazones estan en su mano de potencia, para que ellos como segunda causa suya cumplan en la tierra su santísima voluntad [...] »

²³ On peut ici rappeler le début du credo de Nicée : « Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem coeli et terrae, visibilium omnium et invisibilium. Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum. Et ex Patre natum ante omnia saecula. Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero [...] » : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu, né de Dieu, lumière, né de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu [...] »

²⁴ À la suite de l'histoire proprement dite de l'entrée des musulmans en Espagne, Luna propose une vie d'Almançor, mais aussi une « description de l'Espagne ». On y lit l'amour des musulmans pour cette terre fertile et bien irriguée.

Dans le corps du texte en effet, Luna propose un point de vue d'ensemble plus espagnol que maghrébin. Notons tout d'abord que la conquête de la Péninsule est une perte²⁵. Or il est naturellement impensable qu'aucun historien musulman du VIII^e siècle, ou d'ailleurs du XVI^e siècle, emploie dans son récit un terme équivalent, et fasse de la conquête musulmane de l'Espagne une « perte » ; gagnée, conquise, sauvée, la Péninsule n'est pas, dans une perspective musulmane, perdue en 711 mais en 1492. Luna est-il ici particulièrement habile ou se laisse-t-il distraire par ses propres représentations ? Il est difficile de répondre à la question, mais le résultat est significatif : en véritable traducteur, non plus simplement d'une langue à l'autre, mais d'une culture à l'autre, Luna rend son manuscrit arabe étrangement familier, comme si les musulmans se représentaient l'histoire espagnole exactement de la même façon que les chrétiens du XVI^e siècle...

On peut lire cette supercherie littéraire comme un acte de tolérance, qui trouve parfaitement sa place dans le débat sur l'expulsion. Loin de s'opposer frontalement aux théoriciens de la *limpieza de sangre*, Luna préfère donner à lire une autre version de l'histoire nationale dans laquelle sa communauté a joué un rôle central. Son *Historia verdarera* pourrait être ainsi lue comme un vaste plaidoyer tendant à démontrer l'hispanité fondamentale des Morisques, au-delà de différences religieuses à relativiser et d'origines plus complexes que le laissent croire les *romances* de l'époque.

Sans parler de qualités d'historien (au sens scientifique du mot), Luna fait preuve d'un incontestable talent de faussaire puisqu'il sait rendre le « faux » non seulement plausible, mais plus attrayant donc plus vraisemblable que le « vrai », toujours parcellaire et déceptif. Les « livres de plomb », comme la *Verdadera historia*, trouvent un public souvent grenadin, attentif à une lecture moins rigide de l'histoire nationale, qui saurait intégrer les populations morisques dans une sorte d'hispanité commune où l'origine arabo-musulmane ne serait plus humiliante, mais au contraire source de fierté.

En faisant croire qu'il traduit un manuscrit purement arabo-musulman, donc en trompant le lecteur chrétien à qui il s'adresse, Luna trace le portrait d'un musulman plus chrétien que les vieux chrétiens eux-mêmes et renverse l'argument de la pureté du sang, et donc de la marginalisation historiographique des musulmans d'Espagne. Seule la feinte était possible alors, et Luna en est passé maître. Son manuscrit apocryphe ne sera dénoncé comme tel qu'un siècle plus tard. Les manœuvres clandestines du Morisque n'auront pourtant pas suffi à sauver sa communauté, expulsée seulement dix ans après la publication de sa fausse traduction.

Émilie PICHEROT
Université Lille III

²⁵ *Ibid.* p. 22. : « capítulo VI que trata como el Rey don Rodrigo abrio la torre encantada en la ciudad de Toledo, pensando sacar algún tesoro, i como halló en ella los pronosticos de la *perdida* de España » : « Chapitre VI où l'on voit comment le roi don Rodrigo fit ouvrir la tour enchantée de la ville de Tolède, pensant y trouver quelque trésor, et comme il y trouva une prophétie qui annonçait la *perte* de l'Espagne. » Ce balancement perte / conquête est particulièrement intéressant à étudier. En effet, il consacre la complexité des points de vue narratifs dans la relation de l'histoire espagnole. Alors même que de nombreux *romances* très célèbres à l'époque de Luna adoptent le point de vue musulman sur la « perte de Grenade », Luna fait prendre à son auteur musulman fictif le point de vue chrétien pour parler de « perte de l'Espagne », ce que ne font pas les auteurs arabes. Voici ce que dit un auteur musulman du XIII^e siècle sur le sujet : « Sur la manière dont Târik a fait la guerre, il y a diverses versions. 'Isa dit dans son livre que Roderik marcha contre lui avec toutes les forces militaires de son royaume ; qu'il y figurait en personne assis sur le trône que portaient deux mulets, ceint de son diadème et couvert de tous les bijoux dont s'ornent les rois ; qu'il l'attaqua avec toutes ses troupes, dont une très faible partie seulement se composait de cavalerie ; qu'à la suite d'une lutte si acharnée que tout semblait devoir disparaître, Dieu mit en fuite les infidèles, et que Roderik fut tué au Wâdi et-Tîn, à la suite de quoi, T'arik entra à Cordoue, et l'Espagne fut, grâce à Dieu, conquise par les musulmans. », Ibn 'Adhari al-Merrâkechi, *Al-Bayano 'l-Mogrib, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, traduite et annotés par E. Fagnan, tome I, Alger, Imprimerie Orientale P. Fontana et Cie, 1901, p. 11.

Bibliographie

- ABULCACIM TARIF ABENTARIQUE, pseudonyme de Miguel de Luna, *La verdadera hystoria del Rey Don Rodrigo*, En Grenador, 1599, deux parties en un volume. [Bernabé Pons, Luis F., *Historia verdadera del rey don Rodrigo*, Grenade, Archivum, 2001].
- ALONSO, Carlos, *Los apócrifos del Sacromonte*, Valladolid, 1979.
- BATAILLON, Marcel, « L'arabe à Salamanque au temps de la Renaissance », *Hesperis*, 21, 1935, p. 1-17.
- CABANELAS RODRÍGUEZ, Darío, « Cartas del morisco Miguel de Luna », *Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos*, Grenade, XIV-XV (1965 – 1966).
- CABANELAS RODRÍGUEZ, Darío, *El morisco granadino Alonso del Castillo*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1965.
- GREEN, Otis H., *Vida y obras de Lupercio Leonardo de Argensola*, Philadelphia, 1927.
- HAGERTY, M. J., *Los libros plúmbeos del Sacromonte*, Madrid, 1980.
- Histoire véritable contenant la vie de Jacob Almançor, roi d'Arabie, qui conquiert le royaume d'Espagne sur le roi dom Roderic*, Paris, chez Gervais Clousier, 1638.
- IBN 'ADHARI AL-MERRAKECHI, *Al-Bayano 'l-Mogrib, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, traduite et annotée par E. Fagnan, tome I, Alger, Imprimerie Orientale P. Fontana et Cie, 1901.
- MÁRQUEZ VILLANUEVA, Francisco, « La voluntad de leyenda de Miguel de Luna », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, Mexico, 1981, XXX, p. 359-395, repris dans *El problema morisco (desde otras laderas)*, Madrid, Libertarias, 1991.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *El rey Rodrigo en la literatura*, Madrid, Tip. de la « Revista de archivos, bibliotecas y museos », 1924.
- MONROE, James T., *Islam and the Arabs in Spanish scholarship*, Leyde, E. J. Brill, 1970.
- ROSENDO BALDOMERO, Marcías, « De nuevo sobre Arias Montano y los libros plúmbeos de Granada », *Miscelánea de Estudios Arabes y Hebraicos*, Grenade, Universidad de Granada, 1995, vol. XLIV, fasc. 2.
- VINCENT, Bernard, « Et quelques voix de plus : de Francisco Núñez Muley à Fatima Ratal », *Sharq al-Andalus, Estudios Mudéjares y Moriscos*, n°12, Teruel Alicante (Centro de Estudios Mudéjares – Area de Estudios Arabes e Islámicos de la Universidad de Alicante), 1995.